

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LA POULE DE PAPIER

C'est un honnête oiseau, de mine très paisible,
Et qui n'a jamais fait nulle part grand fracas ;
Il a pour le pouvoir un amour invincible :
Le pouvoir peut changer, mais lui ne change pas.

* * *

La poule pond son œuf chaque jour pour le
[maître,
C'est-à-dire, pour qui tient les clefs du grenier :
Qu'est-ce que ça lui fait qu'il soit infâme, traître ?
Ce n'est pas son affaire : à chacun son métier.

* * *

Le grain est-il toujours nourrissant, désirable,
Et, par tas, à son heure, en l'ordure jeté ?
C'est le point capital. Le reste est méprisable,
Et ne mérite pas vraiment d'être compté.

* * *

La poule couve, hélas ! ce qu'on veut qu'elle
[couve :
Œufs de canards, œufs de corbeaux, œufs de
[dindons ;
Pourvu que près du nid toujours chaud elle
[trouve
Le bon grain qui suffit à ses ambitions.

* * *

Après l'éclosion elle suit sa famille
Jusques au bord du lac où l'on peut se noyer :
Mais si sur les flots verts la bande s'éparpille,
Bonjour ! elle revient seulette à poulailler.

* * *

Cette espèce n'est pas encore bien nombreuse
Sur nos bords où l'on voit trop d'oiseaux ba-
[tailleurs.
Mais il est au pays une poule fameuse ;
Je ne dis pas son nom. Pas n'est besoin, d'ail-
[leurs.
DERFLA.

HISTOIRE DE LA PAROISSE DE SAINT-ALPHONSE

(Suite)

Le 10 novembre de cette même

année il y eut une assemblée de toute la paroisse. On y décida de s'en rapporter à Monseigneur l'évêque de Chicoutimi pour les réparations et additions à faire au presbytère. Une requête fut donc rédigée et signée séance tenante, dans laquelle on priait Monseigneur de vouloir bien croire à la bonne volonté des gens de Saint-Alphonse et à leur désir de louer convenablement leur curé. Monseigneur reçut cette requête le même jour et le même jour aussi y fit une réponse qui donna satisfaction à tout le monde. Monseigneur accordait la permission de faire les dépenses convenables, et il annonçait que pour préciser davantage les réparations à faire et les dépenses qu'elles nécessiteraient il descendrait lui-même à Saint-Alphonse le 15 décembre suivant. Le 13 novembre, il y eut une nouvelle assemblée de toute la paroisse.

On y résolut unanimement 1o de remercier Monseigneur de la bonté qu'il manifestait en prenant tous les moyens possibles pour concilier tous les intérêts ; 2o de donner pleine satisfaction à Sa Grandeur lorsqu'elle viendrait rencontrer la paroisse de Saint-Alphonse ; 3o de monter trois poêles dans le presbytère et de fournir vingt-cinq cordes de bois pour chauffer convenablement ledit presbytère pendant l'hiver qui venait de commencer ; 4o de dépenser jusqu'à mille piastres pour les réparations demandées ; 5o de donner à messieurs Stanislas

Tremblay et Séraphin Perron, deux des plus honorables citoyens de la paroisse, tous les pouvoirs nécessaires pour traiter l'affaire avec Monseigneur. Copie de ces résolutions fut immédiatement envoyée à Monseigneur Racine.

Celui-ci vint donc, le 15 décembre rencontrer les paroissiens de Saint-Alphonse. L'assemblée qu'il présida fut on ne peut plus unanime ; on y décida de faire au presbytère des réparations suffisantes pour en faire une maison confortable et de belle apparence. Le premier étage devait être exhausé, de nouvelles divisions faites dans le deuxième et dans les mansardes ; enfin l'on ne devait rien négliger pour donner satisfaction à monsieur le curé.

Ce fut l'été suivant que les travaux projetés s'exécutèrent. Monsieur le curé fut installé convenablement dans le deuxième étage de la sacristie pour tout le temps que durèrent ces travaux. L'ouvrage, confié à des ouvriers intelligents et honnêtes, fut très bien exécuté ; et tout le monde fut charmé de voir un magnifique presbytère surgir là où il n'y avait auparavant qu'une maison peu commode et de modeste apparence. Quand monsieur le curé prit possession de son nouveau logis, tout le monde était content ; même on songeait déjà à faire de nouvelles dépenses pour terminer l'église.

(A suivre)

DERFLA.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par an, pour le Canada et les Etats-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

ONÉSIME TREMBLAY
Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

CHICOUTIMI, 9 NOV. 1895

RACE DISSENSIONS IN CANADA

Il y eut grande surprise dans Landerneau lorsque, il y a quelques semaines, la *Review* de Chicago (entre nous, ce journal, c'est la *Vérité* des Etats-Unis... Suffit !) interpella l'OISEAU-MOUCHE pour savoir de lui la raison de cette sorte d'antipathie qui existe entre Canadiens et Irlandais. Ce n'était pas une question facile à traiter, que celle-là ! "Bien que l'OISEAU-MOUCHE ne soit pas du tout timide, dit alors la *Semaine religieuse de Québec*, nous doutons fort qu'il consente à traiter ce thème épineux." Eh bien, non ! l'OISEAU-MOUCHE n'a peur de rien, soit à cause de sa petite taille, soit à raison de son tout jeune âge, soit parce qu'il n'a pas d'intérêts à ménager... Il a traité le sujet indiqué, par la plume de l'un de ses rédacteurs, et la même *Semaine religieuse* a bien voulu dire que sa réponse était très habile : témoignage que nous prisons fort et dont nous remercions le trop bienveillant confrère.

Quant à la *Review*, elle a reproduit l'article de Jacques-Cœur, en son numéro du 31 octobre. L'honneur est considérable ! Et puis c'est la première fois que nous voyons l'un de nos modestes articles ainsi habillé à l'anglaise. Tout en témoignant notre vive reconnaissance à notre grand confrère chicogéen, nous lui ferons pourtant remarquer que la fin de sa traduction n'est pas parfaitement d'accord avec l'original. L'écrivain de l'OISEAU-MOUCHE disait : "Quant aux catholiques irlandais, il semble qu'ils auraient plus d'une raison de s'unir aux Canadiens-français, même quand il s'agit de questions où leurs intérêts sont

moins engagés que les nôtres." Puis il terminait ainsi :

" Cette union vaudrait bien celle que prêche le *True Witness*, (c'est-à-dire : l'union des races au Canada).

Or la *Review* traduit ainsi : "It is this union which the *True Witness* seems to favor."

La nuance entre les deux textes est assez forte, et ressemble même à un contre-sens.—On vous pardonnera, à Chicago, cette rectification, pour une foule de raisons : les droits imprescriptibles de la vérité ; le proverbe "les bons comptes font les bons amis"; etc.

Cette union, si désirable, entre les Irlandais et les Canadiens-français, n'est peut-être pas si difficile à effectuer qu'on pourrait le penser. Il y a déjà, avant de s'y mettre, la moitié de l'ouvrage de fait ! Voici comment je le démontre

Pour que l'harmonie s'établisse et se consolide entre les deux races, il faut 1o que les Irlandais y consentent ; 2o que les Canadiens-français y consentent aussi. Or nous y consentons tout à fait, nous ! Donc, etc.

Probo minorem. Je voudrais bien savoir qui pourrait dire que nous détestons les Irlandais ! Au contraire ! Leur invincible attachement à la foi catholique, les malheurs de leur patrie, les qualités qui les distinguent : tout nous porte à les aimer. En quel pays du monde la cause du "Home rule" a-t-elle rencontré plus de sympathies que dans la Province de Québec ? Que n'avons-nous pas fait pour les émigrés irlandais de 1847 ? Et puis, quand il y a quelque part un Irlandais parmi nous, n'est-il pas sûr d'avoir bien souvent la préférence sur nos nationaux, pour tous les honneurs municipaux et civiques en général ?

Par conséquent, s'il y a quelque antipathie—je crois vraiment qu'il y en a !—entre les Irlandais et les Canadiens-français, cela ne dépend pas de nous.

Il est prouvé que nous avons fait la moitié du chemin. Aux Irlandais de faire l'autre moitié !

Dernièrement, dans "les bureaux de l'OISEAU-MOUCHE," nous causions de la question irlandaise, et quelqu'un racontait que l'on fait des efforts, en certains quartiers, pour remettre en usage plus général, parmi les Irlandais, leur an-

cienne langue nationale :—" Tant mieux ! fit l'un des interlocuteurs. Quand ils auront reconquis leur langue, ils nous laisseront peut-être tranquilles, aux Etats-Unis, et cesseront d'essayer à nous y angliciser."

Jamais notre journal n'aurait osé énoncer une réflexion si indiscrette. Cela s'est dit seulement dans "ses bureaux," entre quatre yeux.

ORNIS.

NOTRE LANGUE

Nous n'avons pas encore eu occasion de parler du superbe discours, en l'honneur de la langue française, prononcé le 23 de juin dernier à la salle Jacques-Cartier, à Québec, par M. Aljutor Rivard, avocat. C'est un morceau oratoire que le public a fort applaudi et que plusieurs journaux de Québec ont publié in-extenso.

Nos lecteurs connaissent déjà M. Rivard pour un collaborateur de l'OISEAU-MOUCHE ; ils aimeront sans doute lire le passage où le brillant orateur revendique en termes énergiques et chaleureux la gloire des collèges classiques. Le voici :

"J'admire la langue anglaise, autant qu'il est possible de l'admirer. Il est bon, il est utile de la savoir parler. Que ceux-là donc qui en ont le temps et le moyen l'apprennent ! mais la grande, la principale, la seule affaire importante pour nous, c'est de savoir parler notre langue.

Par bonheur, nous avons des collèges, véritable institution nationale, où s'enseigne le plus pur français.

Pourquoi faut-il qu'il se soit trouvé des Canadiens assez peu patriotes pour attaquer notre éducation collégiale ?—Nos collèges ! mais ne sont-ils point les gardiens de la langue ? ne leur devons-nous pas la conservation de notre nationalité ? quel est donc leur crime ? pourquoi leur déclare-t-on la guerre ?—" Parce qu'ils n'enseignent pas assez l'anglais, ou plutôt, comme a dit un évêque, parce qu'ils enseignent trop le français." Oui, c'est dans la Province de Québec qu'on a osé faire un pareil reproche aux maisons d'éducation. Pour paraître avoir raison, on a ajouté que les collèges enseignaient trop de grec et de latin. Il serait puéril de s'arrêter longtemps à combattre cette opinion. La justification de l'enseignement classique se trouve dans l'origine même de la langue française, la langue de la civilisation dans les temps modernes.

La civilisation a suivi une marche déterminée sur la surface du globe, allant toujours de l'orient à l'occident. Elle a passé de la vieille Egypte à la Grèce, d'Athènes à Rome, et de Rome à Paris. Or, à toutes les époques de l'histoire, la langue qui prédomine est celle de la nation civilisatrice, et ses secrets passent d'un peuple à l'autre avec la civilisation elle-même. C'est ainsi que les Grecs enseignèrent aux Romains la correction et l'élégance helléniques, et que du latin, si ample, si clair, si majestueux, sortit le français comme une fleur de sa tige. Et c'est dans les plus du drapeau de la civilisation qu'il y a trois siècles, la langue française traversa les mers.

Voilà comme la langue française est venue jusqu'à nous. De plus noble lignée, il n'en est point. Il n'est pas étrange que nos collègues

en consacrent le souvenir dans leur enseignement. Soyons sans crainte, fidèles à leur mission, ils continueront à travailler à la conservation de la langue parmi nous, et, dans l'avenir comme par le passé, ils fourniront à l'Eglise des prêtres zélés, à l'Etat des citoyens intègres, à la tribune des orateurs éloquentes, à la littérature des écrivains de mérite, tous parlant français ! Et ce sera l'honneur de notre race d'avoir gardé et répandu dans le Nouveau-Monde la très noble langue de France.

L'Univers du 27 juillet dernier, au cours d'un article sur notre fête nationale, a cité avec éloges le passage suivant qui forme la péroraison de cette belle pièce d'éloquence :

Messieurs, nous n'oublions pas que nous sommes sujets anglais. C'est à l'ombre du drapeau britannique que nous entendons garder nos souvenirs. L'Angleterre ne peut nous en faire un crime. Comment pourrions-nous oublier et le pays de nos ancêtres, et les luttes épiques de nos commencements ? comment oublier Carillon, Montmorency, Sainte-Foye, Sainte-Hélène ? comment oublier Bourlamarque, Bougainville, Montcalm, Lévis, et tant d'autres, dont les noms sonnent à nos oreilles comme des fanfares de guerre ?.....

Certes, nous sommes fidèles à l'Angleterre, mais devant tous ces souvenirs, comment ne pas proclamer bien haut, ce qu'a chanté notre poète : "A bon noir foi, la France notre cœur !" Si nous sommes libres sous la domination anglaise, il est par delà l'Atlantique une autre puissance, à qui nous devons plus que des libertés, puisque nous lui devons l'existence. Notre origine, c'est notre orgueil ! Et quel plus noble ancêtre peut-on souhaiter que le peuple qui jadis vint sur nos bords dresser sa tente à l'ombre de la croix ? ce peuple c'était alors la cuirasse de la chrétienté et le bouclier de l'Eglise ; c'était la France de Charlemagne et de saint Louis ; la France de Jeanne d'Arc, la vierge au sang de feu, au cœur d'enfant et au bras de fer ; la France des Croisés, toute étincelante de l'éclat de ses lances, sans reproche devant Dieu et sans peur devant les hommes ; la France héroïque et chrétienne, qui apportait au Nouveau-Monde le catholicisme et la civilisation, et dont la descendance suffit à la gloire d'un peuple !

LES DÉBOIRES DU JOURNALISME

Cher lecteur, je viens aujourd'hui verser dans votre cœur, que je devine charitable, le trop-plein de mes perplexités..... Il y a donc que je viens d'être sommé de par toutes les lois divines et humaines de faire, et tout de suite, un article pour L'OISEAU-MOUCHE. Je vous assure qu'après l'audition de l'ukase directorial, comme le Bélisaire de Daudet, "je me faisais vieux". Ce n'est pas cependant la bonne volonté qui me manque ; c'est bien pis : c'est le sujet. J'ai, à la vérité, quelques idées [tout le monde en a, ou croit en avoir] ; mais voilà : elles voltigent, comme des papillons, autour de mon cerveau, et je ne puis arriver à les saisir. Si quelqu'un avait l'extrême obligeance de m'indiquer un sujet, mes papillons iraient peut-être s'y jeter d'eux-mêmes, et je pourrais ainsi m'en emparer. Allons, lecteur, un bon mouvement ! Vous voyez ma position ; vous y compatissez, j'en suis sûr : eh bien ! aidez-moi.

Aimeriez-vous que je vous parlasse un peu de..... la question d'Orient, par exemple ? Vous savez qu'il y a toujours une question d'Orient, au service des journalistes aux abois, et que c'est bien utile, pour remplir, de temps en temps, faute de mieux, un premier-

Paris, un premier-Londres, un premier-Québec, etc. Mais j'entends que vous me répondez : "Bah ! l'Orient : c'est ancien comme le monde, ça....." ; et, vous avez bien raison. Autre chose donc. — Vous dirai-je un mot des manigances de la Triple ? C'est là un sujet plein d'actualité. Vous n'ignorez pas que cette hautaine et puissante dame fait en Europe un assez beau tapage, qu'elle prétend régner, sur l'autre hémisphère, la pluie et le beau temps, et que, pour ces raisons et quelques autres encore, elle s'accorde assez mal avec Ivan l'Ours et Jacques Bonhomme, ses deux voisins. Voulez-vous que je m'étende un peu là-dessus ? Il y aurait, je crois, des choses intéressantes à dire. — "Merci, merci, je viens d'en prendre ; ce sera pour une autre fois." Permettez, l'ami, je commence à vous trouver difficile. — J'aurai donc l'honneur de vous entretenir, deux minutes, de la Chine et de ses habitants..... Je constate que, depuis quelques mois, les journaux négligent un peu ces intéressants fils du ciel. Je veux réparer à leur égard ce que je considère une injustice. Il est vrai qu'ils ont singulièrement baissé dans l'estime des peuples, depuis qu'ils ont eu la naïveté — un peu forte — de se laisser ouvrir le ventre par une poignée de Japonais, eux qui sont des centaines de millions ; mais enfin ce n'est pas une raison pour que nous les écrasions, en outre, du poids de notre silence. Rappelons-nous les graves devoirs qui incombent à un journaliste consciencieux. Un journaliste consciencieux ne doit pas se contenter de décider de la paix, ou de la guerre, de régler les destinées des empires, de faire la leçon aux potentats, et de les destituer, s'ils ne sont pas sages, il doit encore consacrer ses augustes Jabeurs à la défense du faible, et étendre une plume protectrice sur les peuples opprimés. Vrai chevalier errant, il doit, tous les matins, s'armer contre les mécréants, les attaquer, où il les trouve et si haut qu'ils soient placés, et, si la chose est dans ses moyens, les terrasser. Il doit barbouiller d'une encre vengeresse le front des traîtres et des scélérats, afin que, si le liquide est de bonne qualité, ces tristes individus aillent porter à la dernière postérité le stigmate infamant, signe et punition de leurs méfaits..... et le reste. Vous voyez qu'il n'y a pas la matière à badiner, et je trouve, sauf respect, d'une outrecuidance parfaite la conduite de ces journalistes, qui prodiguent leurs mépris à ces pauvres Chinois, sous le fallacieux prétexte qu'ils sont habillés d'une manière ridicule, et que les traits de leurs visages bouleversent toutes les lois de l'esthétique. Ils oublient, les ingrats, que ce peuple, pour lequel ils affichent de si beaux dédain, a inventé, des siècles avant Gutenberg, ce qui est aujourd'hui leur gagne-pain et le principal instrument de leur gloire : l'imprimerie ! Ils oublient..... "Pardon, monsieur l'écrivain, mais je crois que vous vous emballez. Il n'est pas prudent, je vous l'assure, de partir ainsi pour les contrées lointaines, sans savoir comment on arrivera. Si vous voulez faire cette folie, libre à vous, mais, pour moi, je n'en suis point. Il ne me soucie pas du tout d'aller visiter un pays, où il y a, paraît-il, du mauvais monde, et dont le régime alimentaire serait bien loin de satisfaire aux délicatesses de mon estomac. Tenez, brisons-là : car rien

qu'à vous avoir entendu, j'en ai déjà des visions de mandarins à longues tresses et à falbalas, et des odeurs d'opium, à me donner la nausée....."

Et puis, nous voilà brouillés !.... Le beau résultat, vraiment..... Et dire que c'est comme cela les trois quarts du temps ! S'être mis en frais, des heures et des heures, pour attirer le lecteur ; avoir disposé, le plus habilement possible, dans tous les recos du journal, les plus attrayantes amorces ; avoir multiplié les pièges les plus savamment dissimulés, pour faire la capture de ce précieux gibier, qu'on appelle un abonné, et s'en ravenir bredouille, c'est, en vérité, à donner sa plume au chien..... pour savoir si, lui, ne fera pas mieux ! Ah ! celui qui, le premier, a dit que le métier de journaliste est un métier de galérien est un grand homme ! Il mérite une statue. Ajoutons que ce n'est encore là que le commencement des déboires du journaliste. Il a eu ces heures d'illusions, son moment de folie (qui n'a pas eu le sien). Il lui a semblé entendre les sorcières de Macbeth lui dire, à lui aussi : *Tu seras roi !* roi par le talent, roi par l'influence, roi par la richesse ! Et il l'a cru, le malheureux ; mais comme il en est puni ! Il a voulu régner, et il est le plus misérable de tous les esclaves. Il est l'esclave de l'article quotidien ou hebdomadaire, de la colonne, de l'alinéa et du point final. Il est l'esclave du directeur de la rédaction, qui souvent lui rogne les ailes, sous prétexte qu'il y a trop loin, qu'il monte trop haut et qu'il pourrait bien décrocher les étoiles, ou passer à l'état de nébuleuse. Il est l'esclave du typographe : oui, de l'infâme *typo* qui, avec des rires infernaux, s'empare de sa prose naissante : de ce fruit tendrement aimé de son intelligence, qui la trituré à sa façon, et en fait cette chose horrible, si justement appelée une épreuve, du *typo* qui lui fait dire *mes forces* pour *mes forces*, les *sinistres* pour les *ministres*, et qui enfin, au lieu des *douceurs* qu'il lui doit, l'accable de *douleurs* !..... Et si l'on sort du foyer domestique, c'est là que le boulet du galérien s'appesantit encore. Il a voulu des honneurs, de l'argent : le deux fois malheureux, il a signé l'arrêt de mort de sa liberté. Pour arriver aux postes élevés, pour émarger au budget, il lui faudra prodiguer les courbettes, prendre les positions les plus incommodes et les plus humiliantes, recevoir tous les matins le mot d'ordre, dire oui, quand sa conscience lui crie : non, battre des mains, quand il sent le dégoût lui monter du cœur aux lèvres !..... Mais je suppose qu'il a voulu rester honnête homme, travailler seulement pour la gloire ; là encore, là surtout, il doit s'attendre à de cruels mécomptes. On ne lui saura aucun gré de la vérité qu'il aura voulu dire *opportune, importante*. Au contraire, il sera berné, moqué, sifflé par la multitude, que la vérité impertinente, et qui veut être trompée. Louis Veullot a dit que "le nombre des lecteurs de journaux dépasse de beaucoup celui des gens d'esprit." Il en fera la dure expérience, et ne retirera souvent de ses nobles efforts que le plus complet désenchantement et la conviction profonde qu'il lui aurait encore mieux valu, pour sa propre tranquillité, se faire poète incompris, ou facteur de la poste : autre manière, et peut-être la plus avantageuse d'être homme de lettres.....

Lecteur mon ex-ami, je confesserai volontiers que voilà un article un peu bien long. A cela j'ai pour excuse que, quand le sujet a consenti à faire son apparition, il y avait déjà longtemps que c'était commencé, et puis que, vous-même vraiment, vous n'y avez pas mis beaucoup de bonne volonté. Toutefois j'avoue que j'ai excédé la mesure, et cette concession, faite de bon cœur, me met tout de suite à l'aise pour vous demander encore un alinéa. Je vous assure que j'en ai absolument besoin pour réhabiliter à vos yeux ce pauvre journalisme que je viens, je crois, d'éreinter un peu fort.

Oui, toute chose a son bon comme son mauvais côté, heureusement, et ce qui fuit, le plus souvent, la diversité des jugements, c'est la diversité des points de vue. Je conviendrais donc qu'il est, pour le journaliste honnête, des joies qui ne sont pas à dédaigner. Il a entre les mains une épée pour défendre la vertu, et un fouet pour châtier le vice. Avec ces instruments un homme n'est pas trop à plaindre, pourvu qu'il sache s'en servir. Alors, à l'approbation de sa conscience, il pourra joindre celle des gens sensés, qui sont toujours le petit nombre, il est vrai, mais dont le témoignage est généralement ratifié par la postérité.—Quant au journaliste vénal, "il est digne de tous maux;" je vous l'abandonne définitivement.

Et, en terminant, disons qu'à cette satisfaction du devoir accompli s'ajoute encore, pour le journaliste proluxe, celle de clore enfin un incommensurable article : satisfaction que, du reste, il partage, la plupart du temps, avec le lecteur. FRATELLO.

UNE SOURIS AMIE DE L'ART

Hier soir, M. le professeur de piano jouait, comme il convient, du piano. Tout à coup il aperçoit une souris, oui, une souris, assise, oui, vraiment assise sur le dessus de l'instrument. La petite était tournée vers l'artiste, les yeux à demi-fermés; et elle écoutait! elle écoutait de toute la vaste étendue de ses immenses pavillons auriculaires.

Ce récit est véridique, encore qu'in vraisemblable.

A la prochaine visite de cette souris passionnée pour la musique, on l'invitera à chanter une romance, et à s'accompagner elle-même. Si cela va bien, nous demanderons au gouvernement une subvention pour l'envoyer étudier dans quelque fameux Conservatoire.—Il faut absolument que ces monstres de chats ne sachent rien de l'affaire.

PREMIERS ET SECONDS

MOIS D'OCTOBRE

Philosophie senior : 1er, M. O. Tremblay; 2e, M. Frs Berg-ron.

Philosophie junior : 1er, M. E. Bellay; 2e, M. Frs Tremblay, sen.

Rhétorique : 1er, M. Adj. Tremblay; 2e, M. J. Sheehy.

Belles-Lettres : 1er, M. T. Sancier; 2e, M. E. Duchesne.

Versification : 1er, M. L. Morel; 2e, M. J.-C. Gagné.

Humanités : 1er, M. Eug. Tremblay; 2e, M. J. McNichols.

Quatrième : 1er, M. J.-A. Gagné; 2e, M. L. Boily.

Troisième : 1er, M. Jean Brassard; 2e, M. Jos. Villeneuve.

Seconde : 1er, M. Alf. Gaudreault; 2e, M. Alf. Jalbert.

Première : 1er, M. Léonidas Tremblay; 2e, M. A. Paradis.

ORDINATIONS

Dimanche dernier, S. G. Monseigneur l'évêque de Chicoutimi a conféré l'ordre du diaconat à MM. les abbés H. Néron, A. Gaudreault, Ph. Tremblay, E. Potvin, N. Rouillard, E. Bédard, du Grand Séminaire.

LA PRESSE

—Nous avons reçu le premier numéro de la *Voice of the Precious Blood*, édition anglaise de la *Voix du Précieux Sang*, qui se publie à Saint-Hyacinthe. Très jolie revue, à qui nous souhaitons grand succès. Le prix d'abonnement est d'une piastre par an.

—L'*Ouvrier catholique* (Biddeford, Me), qui est peut-être le mieux fait de tous les journaux franco-canadiens des Etats-Unis, ne perd pas une occasion de dire un bon mot soit en faveur des collègues de la Province, soit pour l'OISEAU-MOUCHE. Nous le remercions, en particulier, de son article "*Voix de France*," du 11 octobre.

PREMIERES IMPRESSIONS DE VOYAGE

(Suite)

Le cimetière de Saint-Sébastien était probablement le seul fréquenté au moyen âge. Parmi les pèlerins qui lui ont témoigné la plus grande vénération, on remarque surtout saint Philippe de Néri; l'inscription suivante en conserve le souvenir : *ce lieu ténébreux, illustré par le sang des martyrs qui en coule encore, est devenu plus célèbre par le séjour de saint Philippe de Néri, pendant dix années. Lorsqu'il s'y trouvait, il était si enivré de l'abondance des douceurs célestes que, tout transporté par la violence de cet amour, et incapable de supporter la joie dont il était inondé, il demandait avec des cris que l'ardeur de semblables délices cessât, parce qu'il était impossible à un cœur humain de les supporter.*

Si nous avions la foi vive des saints, nous connaîtrions peut-être quelque chose de leurs transports enflammés!

Au retour, nous prenons la route des Sept-Eglises qui va de la voie Appienne à la voie d'Ostie, distance d'une lieue, et la rejoint un peu au-dessus de la basilique de Saint-Paul.

LA VOIE D'OSTIE

La voie d'Ostie longe la rive gauche du Tibre. Elle aboutissait autrefois à un port célèbre qui a perdu son importance à cause des alluvions du fleuve à son embouchure; on a dû même ouvrir la branche droite du Tibre. Aujourd'hui, à la place d'une ville d'une centaine de mille âmes, on ne voit plus qu'un misérable village d'une centaine d'habitants.

C'est là, en face de l'immensité

qui se confond au loin avec le bleu du firmament, que s'est éteinte, le modèle des mères chrétiennes, sainte Monique, entre les bras de son Augustin converti.

SAINT-PAUL DES TROIS-FONTAINES

A Saint-Paul-hors-les-Murs, la voie d'Ostie se bifurque. La nouvelle voie Arléatine s'éloigne du Tibre; c'est sur son parcours, à quatre milles de Rome, qu'elle est traversée par les eaux Salviennes qui donnent leur nom à l'endroit où fut décapité saint Paul. D'après la tradition, la tête de l'apôtre en tombant fit trois bonds, et donna naissance à une triple source miraculeuse. On a élevé en cet endroit une église qui renferme dans ses murs ces trois fontaines, et pas un pèlerin ne passe sans venir y boire avec respect et piété. Sur chacune d'elles s'élève un petit monument en forme d'autel. Tout auprès est la colonne en marbre qui servit de billot pendant la décollation.

C'est donc ici que se sont arrêtés les pieds de l'apôtre infatigable qui ne cessa de courir à la recherche des âmes; lorsqu'il présenta son cou libre à la hache du licteur, quel saint frémissement dut parcourir tous ses membres! Son dernier soupir fut sans doute une dernière aspiration d'amour vers le Dieu de son cœur.

EGLISE DE Sainte-Marie-Scala-Coeli

Deux siècles plus tard dix mille deux cent trois soldats, avec leur chef le tribun Zénon, étaient conduits aux eaux Salviennes où ils arrivaient exténués de coups et de fatigues. Tout leur crime était d'être chrétiens; pour cela, ils avaient travaillés comme esclaves aux Thermes de Dioclétien, et maintenant que les travaux étaient terminés, on les immolait sans pitié comme un vil troupeau.

Cette terre que nous foulons a été arrosée de leur sang, et leurs corps reposent sous nos pieds.

Sur le cimetière des martyrs a été bâtie une église sous l'invocation de Sainte-Marie-Echelle-du-Ciel, en souvenir d'un fait qui se rattache à la vie de saint Bernard. Cet homme de Dieu y célébrait un jour le saint sacrifice de la messe, lorsqu'il aperçut dans une vision une échelle qui allait de la terre au ciel, et un grand nombre d'âmes des fidèles trépassés qui en montaient les degrés.

(A suivre) LAURENTIDES.